

—Eh bien, monsieur, êtes-vous content?... Avez-vous fait une bonne pêche, hier?

—Ma foi, je n'ai pas à me plaindre, et plus d'un pêcheur émérite aurait pu jalouser l'heureuse chance du pêcheur novice...

—Où vous étiez-vous placé?... Sur les trains de bois, sans doute?

—Non, en face.

—Ah! ah!... le long des saules du *Petit-Castel*... entre les deux bras de Marne...

—C'est cela même... J'avais attaché mon bateau à l'un des saules de la propriété que vous nommez le *Petit-Castel*... A qui appartient-elle, cette propriété? ajouta Paul, charmé du tour que prenait la conversation.

—Je ne saurais vous le dire...

—Comment, vous, fixé dans le pays!...

—Je sais bien à qui elle appartenait, mais elle a été vendue, et depuis peu de temps elle est habitée par l'acquéreur... Un étranger, à ce qu'on prétend... Voilà l'unique renseignement qu'il me soit possible de vous donner...

—Vous ignorez jusqu'au nom de cet étranger?

—Absolument.

Paul poursuivit son chemin en se disant que ce qu'il ne pouvait pas apprendre là, il l'apprendrait ailleurs.

En conséquence, au lieu d'aller chez Tardif il déposa dans une touffe d'herbe, au bord de l'eau, les récipients dont il s'était muni, et gagna la route de Gravelles qui devait le conduire en face de la propriété.

Il la reconnut facilement, mais la grille et la petite porte était closes et, à droite ou à gauche, aucune habitation dont il put questionner les habitants.

Il restait sur la route, immobile et fort déçû, et au bout de quelques minutes il allait prendre le parti de se retirer lorsque la porte bâtarde s'ouvrit, et un homme vêtu en ouvrier sortit du parc.

Paul alla vivement à lui, et lui dit :

—Voulez-vous monsieur, avoir la complaisance de m'apprendre à qui appartient la propriété dont vous sortez?

—Je vous l'apprendrais bien volontiers, monsieur, si je le savais, répondit l'ouvrier en riant; mais je ne le sais pas...

—Vous y travaillez, cependant...

—Oui, depuis avant-hier...

—Et vous ignorez le nom de celui qui vous emploie?

—Celui qui m'emploie est un entrepreneur, M. Domichel...

je ne connais que lui...

—Au moins, vous avez vu le propriétaire?...

—Ni vu, ni connu... Il n'y a là-dedans, pour le quart d'heure, qu'une jeune personne, demoiselle ou dame... Mais, par exemple, je puis bien jurer que je n'en ai jamais rencontré et que je n'en rencontrerai jamais de pareille! Oh! quant à ça, une vraie tête de sainte Vierge ou d'ange, comme dans les tableaux en peinture...

—Est-ce la maîtresse de la maison?

—Peut-être oui, peut-être non... peux pas vous dire...

Paul comprit que de ce côté non plus il n'y avait rien à apprendre, et remercia l'ouvrier qui s'éloigna.

—Allons, pensa le jeune homme, il faut compter sur le temps et sur le hasard pour me renseigner... Questionner les gens plus longtemps ne me mènerait à rien et serait ridicule...

Rebroussant aussitôt chemin, il courut chercher ses boîtes amorces dans la touffe d'herbes où il les avait déposées, alla chez Tardif se munir de vers rouges et d'asticots, et se dirigea vers la maisonnette où son déjeuner l'attendait.

Il lui tardait de retourner à sa place de pêche, non pour y capturer quelque brème géante ou quelque brochet monstre, mais dans l'espoir d'y revoir celle qui lui était apparue la veille.

Aussi mit-il les morceaux doubles, et aussitôt après avoir terminé il se rendit à son poste, sous les saules, amorçant sa ligne et la jetant à l'eau, mais sans presque regarder si le poisson mordait.

La pêche ce jour-là, pour lui, n'était qu'un simple prétexte, lui permettant de rester en sentinelle le long des berges du petit parc.

* * *

Jacques Lagarde avait dit à Pascal qu'il fallait redoubler d'activité pour que l'installation dans l'hôtel de la rue de Miromesnil pût avoir lieu avant la fin des huit jours demandés par les décorateurs et les tapissiers au secrétaire du docteur Thompson.

Pascal s'était empressé de prendre des mesures radicales dont la principale consistait à répandre l'argent sans compter.

Il espérait gagner deux jours.

En effet, peu de choses restaient à faire.

Le nombre des ouvriers avait été doublé, et le travail marchait avec une rapidité presque invraisemblable.

Le libraire-bouquiniste Antoine Fauvel s'était montré d'une scrupuleuse exactitude.

Le lendemain de la visite du docteur Thompson à la rue Guénégaud, il apportait la collection de livres de science destinés à garnir les rayons des corps de bibliothèque de l'hôtel.

Jacques le reçut d'une façon particulièrement aimable, lui paya la somme convenue, et lui demanda si bientôt il serait en possession des volumes rares et précieux dont il avait parlé.

Fauvel promit de l'avertir aussitôt que ces volumes se trouveraient entre ses mains.

Le docteur Thompson parut se contenter de cette promesse.

Il lui fallait le *Testament rouge* à tout prix, mais il comptait bien l'avoir à bon compte, c'est-à-dire sans bourse délier, et il laissait aller les choses, se gardant de rien brusquer.

Jacques avait surveillé les derniers travaux de la rue Miromesnil.

Il lui fallait maintenant songer à ceux du *Petit-Castel*.

Là était pour lui le point capital.

Aussi, dès le lendemain il partit pour Saint-Maur afin de voir Marthe et de s'assurer par ses propres yeux que les ouvriers de l'entrepreneur Demichel ne perdaient pas leur temps.

Lorsqu'il y arriva il eut le plaisir de constater que tout marchait aussi vite même qu'il n'aurait osé le prévoir et l'espérer, et l'entrepreneur lui-même, qui se trouvait là, lui promit que sous trois jours tout serait terminée, si le tapissier de Paris, auquel il avait écrit d'envoyer un ouvrier pour capitonner les portes, ne se mettait pas en retard.

II

Marthe était enchantée de la visite du docteur Thompson pour laquelle elle éprouvait, nous le savons, autant de sympathie que de reconnaissance; avec une expansion candide elle lui témoignait le plaisir qu'elle avait à le voir.

—Moi aussi je suis heureux, bien heureux de me trouver auprès de vous, chère enfant, répliqua le médecin. J'ai pour vous l'affection la plus tendre... la plus paternelle... et vous savez pourquoi... ajouta-t-il en étouffant un soupir de commande.

Puis il demanda :

—Comment avez-vous passé ces deux jours?

—Mais très bien...

—Point d'ennui?...

—Pas un seul instant d'ennui, quoique Mme Angèle, si bonne pour moi, me manque beaucoup, j'en conviens...

—Qu'avez-vous fait de votre temps?

—Je me suis promené, j'ai regardé travailler les ouvriers et je suis allée lire dans le parc...

—Vous avez donc des livres?

—J'en ai trouvé quelques-uns dans la petite Bibliothèque de la villa.

La fille de Périne se garda bien de parler de l'incident un peu romanesque de la veille, de son livre tombé dans le bateau du jeune pêcheur, ni de l'entrevue qui avait été le résultat de cet incident.